

The background is a rich, impressionistic painting of a tropical landscape. In the foreground, a pair of dark-skinned hands is shown holding a large, rectangular, reddish-brown jar or pot. The hands are positioned as if presenting the jar. The landscape behind them is filled with lush greenery, including a tall papaya tree on the left with several orange fruits. In the distance, there are blue mountains and a body of water. The overall style is expressive and colorful, with visible brushstrokes and a warm, sunlit atmosphere.

Raphaël Confiant

# La Jarre d'or

M E R C U R E D E F R A N C E

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *En langue créole*

- JIK DÈYÈ DO BONDIÉ, *nouvelles*, Grif An Tè, 1979 (traduction française de l'auteur, *La Lessive du Diable*, Écriture, 2003).
- JOU BARÉ, *poèmes*, Grif An Tè, 1981.
- BITAKO-A, *roman*, GEREC, 1985 (traduction française de J.-P. Arsaye, *Chimères d'En-Ville*, Ramsay, 1997).
- KOD YANM, *roman*, K. D. P., 1986 (traduction française de G. L'Étang, *Le Gouverneur des dés*, Stock, 1995).
- MARISOSÉ, *roman*, Presses Universitaires Créoles, 1987 (traduction française de l'auteur, *Mamzelle Libellule*, Le Serpent à Plumes, 1995).
- DICTIONNAIRE DES TITIM ET DES SIRANDANES (DEVINETTES ET JEUX DE MOTS DU MONDE CRÉOLE), *ethnolinguistique*, Ibis Rouge, 1998.
- LA VERSION CRÉOLE, *didactique*, Ibis Rouge, 2001.
- MÉMWÈ AN FONSYÈ, *ethnographie*, Ibis Rouge, 2002.
- DICTIONNAIRE CRÉOLE MARTINQUAIS/FRANÇAIS, *lexicographie*, 2 tomes, Ibis Rouge, 2007.

### *En langue française*

- LE NÈGRE ET L'AMIRAL, *roman*, Grasset, 1988 (Prix Antigone/Ville de Montpellier).
- ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, Gallimard, 1989.
- EAU DE CAFÉ, *roman*, Grasset, 1991 (Prix Novembre).
- LETTRES CRÉOLES : TRACÉES ANTILLAISES ET CONTINENTALES DE LA LITTÉRATURE, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau, Hatier, 1991, nouvelle édition, 1999 (Folio essais n° 352).
- RAVINES DU DEVANT-JOUR,  *récit*, Gallimard, 1993, Prix Casa de las Americas/Cuba (Folio n° 2706).
- AIMÉ CÉSAIRE, UNE TRAVERSÉE PARADOXALE DU SIÈCLE, *essai*, Stock 1993 (rééd. Écriture, 2006).

*Suite des œuvres de Raphaël Confiant en fin de volume*

LA JARRE D'OR



Raphaël Confiant

# LA JARRE D'OR

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercur*e de France, 2010.

*À mon neveu Sony...*





## PREMIER BALLANT

*Si la parole, héritière d'une Afrique à jamais perdue, possède le don d'apprivoiser la mort et donc de la rendre quelque peu supportable, à l'inverse, seul le livre peut prétendre en expliquer les quatre-vingt-dix mystères.*

*Il se trouvait qu'ainsi, depuis un bon paquet de siècles, tout un commerce d'ouvrages, qualifiés de maudits, malsains, vieux d'antique vieillesse, diaboliques et consorts, se déroulait entre l'Europe hautaine et les îles de l'Amérique, sans que toutefois la première eût le monopole de leur rédaction ni celui de leur impression.*

*Grimoires du Moyen Âge et chroniques coloniales se frottaient, opuscules de magie blanche et testaments recueillis de la bouche de sorciers caraïbes ou de Guinée s'affrontaient.*

*Tout cela n'était habité que par un seul et même désir : comprendre le comment du pourquoi...*



Il y avait beau temps que cette manière de légende galopait sur les lèvres tuméfiées par le rhum, à travers bouches édentées et voix volontairement éraillées des conteurs créoles du temps de l'antan. De ceux qui, au beau mitan des veillées mortuaires, quand le poids de la nuit se faisait accablant et que chacun se retirait dans sa chacunière, avaient le don de défier l'au-delà ou de le dérisionner à grandes rafales de mots forcément obscurs. Et, soudain, jaillissait un morceau de parole claire, comme nous disions dans notre parlure vieillotte qui faisait tant et tellement sourire les étrangers venus d'En-France ou d'Amérique, créatures pleines de savantise harnachées de fils, de micros, de magnétophones et d'appareils photo qui enregistraient le moindre de nos propos et nous mitraillaient de leurs flashes. Ils tenaient, à ce qu'il semble, en très haute estime nos mœurs alors que nous autres, bien au contraire, nous nous efforcions, année après année, de les dissimuler, voire même de les effacer.

Or donc, cette parole claire proclamait ce qui suit :

— Après qu'une révolte d'esclaves eut détruit une tralée

de plantations de canne à sucre situées entre Basse-Pointe et Macouba, ravageant en partie Grand-Rivière, un vieux planteur béké décida d'enterrer son seul véritable bien. Une jarre contenant des livres interdits...

Nous ne pouvions que nous gausser de cet hurluberlu — que les maîtres de la parole affirmaient avoir vécu à l'époque non datée du marquis d'Antin — car ce que s'empressaient de mettre hors d'atteinte en pareil cas les Grands Blancs était d'une tout autre nature : bijoux, argenterie, louis d'or, titres de propriétés et secrets de famille. Rien, absolument rien d'autre. De loin en loin, au hasard d'un labourage sur une propriété laissée à l'abandon, puis moult fois vendue et revendue, il arrivait que l'on tombât, vingt ans ou un bon siècle plus tard, sur ce genre de trésor dont personne de sensé ne voulait. Nul n'ignorait, en effet, que ce dernier était flanqué d'un gardien lequel n'était autre que l'esclave nègre qui avait accompagné le planteur, peu avant le devant-jour, sur quelque recoin isolé de la plantation, et avait fouillé le sol à grands coups de fourche. Sa tâche accomplie, le Béké lui avait tout naturellement brûlé la cervelle avant de l'ensevelir aux côtés de la jarre, le transformant du même coup en gardien éternel de cette dernière.

Les découvreurs se contentaient donc de signaler l'événement au nouveau propriétaire des lieux qui, s'il s'agissait d'un Blanc-pays, exigeait qu'on laissât tout en l'état. Il faisait clôturer l'endroit par une haie de gliricidias et de fil barbelé si bien que chacun finissait par oublier l'existence de ce que l'on ne désignait plus, par crainte révérencielle, que sous l'appellation de « la chose ». Jusqu'à ce qu'un mois plus tard, jour pour jour, par temps de lune rousse, muni de quelque vieux livre comme *Le Dragon rouge* ou *Le*

*Grand Albert*, l'homme se rendit seul sur les lieux pour l'extraire. Cela se remarquait au changement brutal de train de vie du planteur, soit qu'il fût ravalé sa demeure de fond en comble, soit qu'il commandât une limousine en Amérique. Ou, plus rarement, qu'il vendît ses propriétés à l'encan avant de s'en retourner dans la Charente ou le Poitou de ses lointains ancêtres. Chacun fermait sa caquetoire. Cela ne nous regardait pas. Affaire de Blancs n'est pas affaire de Nègres, foutre!

Par contre, s'il s'agissait d'un mulâtre ou d'un Nègre, le bougre n'avait de cesse que la jarre soit déterrée sur-le-champ, qu'il fit grand soleil de carême ou pluie battante d'hivernage. Il embauchait une dizaine de bras si nécessaire et tant que l'objet magique n'avait pas montré son anse de grès, il les harcelait, les obligeant à se relayer sans relâche même quand le faire-noir commençait à descendre sur la terre. Une fois en possession de ce bien inespéré, l'homme sombrait en six-quatredix dans la folie du jeu de cartes ou dans l'entretien de ribaudes vermineuses, perdant tout jusqu'au dernier maravédis et même, incapable de se raisonner, le terrain qu'il avait acheté avec, souventes fois, les économies de toute une vie.

Si donc les jarres d'or n'étaient point rares — encore que Radio-bois-patate en exagérât le nombre juste pour bailler de l'importance à nos campagnes reculées où il ne se passait jamais rien —, celle, ô unique, qui était réputée contenir des livres bannis n'avait jamais pu être repérée. C'est dire qu'elle excitait notre convoitise car les conteurs n'avaient de cesse de clamer :

— Qui la découvrira détiendra tout le savoir du monde et même davantage!

Ce davantage renvoyait sans discussion possible à l'autre monde, celui qui nous attendait dès le jour de notre naissance et que nous redoutions de gagner trop tôt. C'est que nous ne nous satisfaisions pas totalement des explications chatoyantes des abbés, souventes fois alsaciens et, de ce fait, dotés d'un drôle d'accent, et que leur paradis ne nous excitait que mollement. Si la chair et le rhum en étaient exclus, à quoi bon ? ricanaient les vieux Nègres couverts de pian qui feignaient de suivre la messe depuis le parvis de l'église. Certains ajoutaient, énigmatiques :

— La vie n'a point de secret, mais la mort en a un, oui !

En ce temps-là, au siècle des deux grandes guerres qui ravagèrent l'entier du monde, le bourg de Grand-Anse du Lorrain était en procès avec l'Atlantique. Nous refusions de prononcer son nom. Nous proclamions : la chienne ! l'infâme ! Ou plus prosaïquement, la salope. C'est que, non seulement elle happait des vies innocentes sans crier gare, mais, de jour comme de nuit, elle n'avait de cesse de marteler sa rage dans nos têtes. Tout un permanent de grondements, roulis, soubresauts, chuintements inquiétants. Alors chacun se prenait à rêver d'une autre existence. D'un départ sans retour. De jeunes câpresses au teint de miel épousaient à la va-vite des gendarmes originaires d'En-France (celles qui échouaient se rattrapant avec du Rubigine, produit utilisé pour dégraisser le linge qui, pris à forte dose, se révélait un poison mortel). Des jeunes bougres déraisonnables parlaient, un beau jour, sur le Miquelon de la mer alors que, de mémoire d'homme, personne n'avait jamais pêché le moindre poisson dans notre baie que l'on affirmait maudite, en tout cas bréhaigne depuis qu'un certain abbé avait secoué sa soutane sur ses flots, et disparaissaient à jamais. Mais la

plupart d'entre nous se muraiement dans un silence. Si bien que les gens d'En-Ville, manieurs de grand français plein de gammes et de dièses, nous décrivaient comme taciturnes ou impassibles, voire même fatalistes, et nous ne savions point s'il fallait prendre ces qualificatifs pour des compliments.

Ce qui explique que par les après-midi d'ennui total-capital, certains se laissaient aller à marmonner :

— Si jamais la chance me permet de trouver cette jarre de livres, hon!... Suffira que j'en lise deux pages pour comprendre comment m'escamper de cette vie sans devant ni derrière.

Comme ceux qui prononçaient ces sentences définitives ne savaient de toute façon ni lire ni écrire, l'école étant réservée aux gens de haut parage, on se contentait de hausser les épaules ou de cracher par terre en grimaçant. Mais une certitude régnait : ce trésor insolite avait été enfoui dans les entrailles de notre région et nulle part ailleurs. La meilleure preuve en était que seuls nos conteurs la rapportaient. Ailleurs, tant dans le sud aux plages de sable immaculé que sur la côte Est que baignait une mer des Caraïbes toujours étale, il n'en était jamais question. Jamais. D'où l'intérêt que nous portaient des grands-grecs aux titres impressionnants d'archéologue, ethnologue, anthropologue ou sociologue, lesquels posaient toujours des questions indiscretes, cela en dehors des veillées mortuaires, s'étonnant ensuite que nous ne leur lâchions que d'évasives réponses. Ainsi il y avait eu ce Canadien aux cheveux rouges, M. Beaupertuis, qui devait répéter chaque mot pour que nous puissions déchiffrer son jargon, entêté à vouloir dater le temps du marquis d'Antin. On le voyait, carnet et crayon en main, harceler les plus âgés :

— Dites-moi, serait-ce le XVII<sup>e</sup> ou le XVIII<sup>e</sup> siècle?

Évidemment son histoire de siècles ne signifiait pas une patate pour nous. Même ceux qui avaient un tant soit peu posé leurs fesses sur un banc d'école étaient incapables d'expliquer clairement ce que cette expression recouvrait, hormis qu'elle équivalait à cent ans, ce qui n'était guère imaginable. M. Beupertuis avait, selon ses dires, dépouillé tous les registres paroissiaux des différentes communes de notre région et était le client le plus assidu de la bibliothèque Schoelcher, endroit d'En-Ville que certains d'entre nous avaient aperçu de loin et dont ils nous vantaient la singulière architecture. Le Canadien tenait, à l'entendre, le bon bout : ses recherches lui avaient permis d'éliminer les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il avouait avoir longtemps penché pour le début du premier, cette période qui précéda l'abolition définitive de l'esclavage, parce qu'il s'y était produit davantage de révoltes de Nègres qu'à toutes les autres époques, mais il avait dû se raviser lorsqu'il avait découvert l'acte de décès du dernier d'Antin, Juvénal Monfort, marquis d'Antin plus précisément. Il était daté du 23 février de l'an 1788. Après lui, plus aucune trace de cette illustre famille. Alors, il se mit à fouiller dans nos mémoires, recueillant contes et chants anciens auprès de tous ceux qui avaient survécu, par on ne savait quel miracle, à tous ces maux aux noms souvent barbares qui nous accablaient. Congestion, lymphangite, tétanos, gangrène, variole, syphilis, tuberculose, cassure brutale du fil du cœur. Ou, plus banalement, fragilité des souvenirs (ce qui est cause de déraison).

La quête de M. Beupertuis se révéla infructueuse. Il ne rassembla qu'entrelacements de récits invraisemblables, foisons de plaidoiries délirantes et autres jactances vaines. Le



découragement finit par s'emparer de lui qui retira ses pieds du jour au lendemain sans un merci-bien ni un au-revoir-si-dieu-veut ! Mais déjà, notre attention s'était reportée sur une certaine dame allemande, que les anciens combattants des deux guerres regardaient de travers alors qu'elle faisait montre d'une gentillesse exquise. Elle avait été prise en bonne passion par la tenancière de l'Atlantic-Hôtel où elle avait pris ses quartiers et cette mulâtresse gironde ne perdait jamais une occasion de nous gronder :

— Ce n'est tout de même pas la faute de mamzelle Offenberg si nous avons été obligés de manger notre âme en salade lorsque ce chien-fer d'Hitler a envahi notre mère, la France. D'ailleurs, elle est née l'année même de l'armistice, alors fichez-lui la paix !

Nous savions qu'elle nous baillait là menteries, mais la figure de l'Allemande paraissait si jeune et si angélique qu'elle finit par nous amadouer. Elle ne prenait un air teuton (du moins d'après l'idée que nous nous en faisons) que lorsqu'elle se posait ses grosses lunettes à monture d'écaille sur le nez, ouvrait le cahier à couverture cartonnée qu'elle transportait toujours sous le bras et nous posait des questions à la vitesse d'une mitrailleuse. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas le siècle dans lequel avait vécu le marquis d'Antin, mais son origine familiale, les rejetons, y compris adultérins (et donc mulâtres), qu'il avait pu avoir ici et là, d'autant qu'une famille du bourg de Grand-Anse du Lorrain portait effectivement le patronyme de Dantin.

— C'est la particule qui fait toute la différence, mademoiselle Offenberg, vous faites fausse route, je vous assure ! lui lançait à la cantonade Hildevert, un jeune et bel Nègre qui avait réussi haut la main au brevet supérieur, avait

brillé de mille feux à l'École normale de Croix-Rivail et s'en était revenu tout auréolé du titre ô combien glorieux d'instituteur.

D'Antin et Dantin, ce n'était pas du tout pareil, argumentait-il sans relâche, mais il ne nous trompait point. Nous savions pertinemment qu'il mourait d'envie d'arpen-ter les formes plus que plantureuses de l'Allemande et qu'il redoutait qu'elle ne s'intéressât de trop près à Marcellin Dantin, homme dans la force de l'âge qui possédait deux lignes de taxi-pays ainsi qu'un imposant commerce de toiler-ies et quincaillerie à la Rue-Devant, la plus passante de tout le bourg. En fait, l'instituteur se faisait des sueurs froides pour rien : son rival supposé était non seulement irrité par les questions, qu'il jugeait indiscretes, de mam-zelle Offenberg sur l'origine de sa famille, mais il haïssait le pays de cette dernière pour la bonne raison que son frère aîné y avait perdu la vie au tout début de la Deuxième Guerre mondiale. Il ne tolérait ses visites à son domicile que parce que le premier édile de la commune avait recom-mandé la jeune dame et qu'il ne pouvait rien refuser à celui qui fermait les yeux sur les coups de canif que Dantin infligeait aux lois de la République, à commencer par le fait qu'il embarquait toujours une soixantaine de passagers sur la ligne Grand-Anse du Lorrain-Fort-de-France là où il n'était pas autorisé à dépasser le chiffre de quarante.

Ce qui nous étonna (pour dire la franche vérité, ne nous étonna pas du tout, vu la mauvaise opinion que nous avions des Teutons), c'est que l'ethnologue au teint de porcelaine préféra céder aux avances de ce rustre de Dantin — « ce grosso-modò » en notre parlure à nous — au lieu de celles, parsemées de poésies fleuries et lamartinesques,

de notre glorieux instituteur. Une bande de négrillons fouisseurs découvrit, en effet, par un après-midi pluvieux, la demoiselle couchée sur l'une des banquettes de l'un de ses taxis-pays, les deux jambes haut levées, tandis que l'homme la bourriquait en brillant :

— *Mi an tjou'w, mi! Mi pou Itlè! Mi pou Himlè! Mi pou Hes!* (Tiens, prends ça! Pour Hitler! pour Himmler! Pour Hess!)

Et l'ethnologue (à moins qu'elle ne fût sociologue ou historienne), loin d'être vexée, de hurler :

— *Ach so! Ach so!*

Ce que les gamins devaient traduire en créole par « *A zo!* » (quel os!), chose qui déclencha un tel fou rire à travers toute la commune que la demoiselle Offenberg dut prendre la discampette et qu'on en oublia tout net son enquête sur la famille d'Antin et le marquis du même nom. Cependant, dans les veillées, les conteurs émérites, lorsque la nuit atteignait son paroxysme, continuaient, imperturbables, à évoquer la fameuse, l'insolite jarre recelant non point de l'or mais des livres.

Ajoutant que, de nos jours, les livres valaient mille fois plus que l'or...

Augustin Valbon avait le sentiment d'avoir presque raté sa vie. Il approchait du mitan de la trentaine sans avoir publié autre chose que deux recueils de poèmes à compte d'auteur (évidemment passés inaperçus dans un pays où le seul et définitif grand maître en la matière était Aimé Césaire) ainsi qu'un roman chétif d'une centaine de pages chez un éditeur parisien qui n'accordait de droits d'auteur qu'à partir du premier exemplaire vendu au-delà de mille. Valbon s'était rabattu sur lui après s'être vu refuser son manuscrit par la totalité des maisons sérieuses dont certaines pourtant avaient fait preuve d'humanité à son endroit en reconnaissant un certain brio à tel ou tel passage. Celles-là l'encourageaient à écrire une autre histoire et se disaient prêtes à « l'examiner avec toute l'attention que méritait un auteur en gestation » tel que lui. Notre homme n'était pas dupe : cette prose s'adressait sans doute, dans l'esprit de ses rédacteurs, à quelque gentil écrivillon avachi sous son cocotier, accablé par l'inférieure chaleur tropicale, auquel il aurait été mesquin de faire de la peine.

Après une vague licence en droit à l'Institut Vizioz, il

### *Traductions*

UN VOLEUR DANS LE VILLAGE, *récit*, de James Berry, Gallimard-Jeunesse, 1993, traduit de l'anglais (Jamaïque), Prix de L'International Books for Young People (Séville, Espagne).

AVENTURES SUR LA PLANÈTE KNOS, *récit*, d'Evan Jones, Éditions Dapper, 1996, traduit de l'anglais (Jamaïque).

LES VOIX DU TAMBOUR, *roman*, de Earl Long, Éditions Dapper, 1999, traduit de l'anglais (Sainte-Lucie) en collaboration avec Carine Gendrey.

*Composé et achevé d'imprimer  
par CPI Firmin Didot, en août 2010  
Dépôt légal : août 2010  
Numéro d'imprimeur : 100605*

ISBN 978-2-7152-3127-6/Imprimé en France

**176461**